

Hommage à Mahmoud Darwich

*Ils sont partis
Ils ont emporté le lieu
Emporté le temps
Effacé leur odeur des jarres et de l'herbe avare.*

Impossible de dire, selon la formule consacrée pour tout être qui s'en va, que Mahmoud Darwich n'est plus.

Mahmoud Darwich est.

Mahmoud Darwich sera.

Il sera pour toujours la voix qui résonne au plus profond de nos consciences.

Non, Mahmoud Darwich ne s'est pas éteint. Dressée, vivace et obstinée, la flamme que porte le poète *en quête d'une patrie dans la langue*, ne cesse de brasiller au cœur des silences les plus enténébrés.

En lui, nous nous reconnaissons parce que nous voulons rester vigilantes face aux questions posées par l'Histoire.

Nous nous reconnaissons en lui, l'homme que hantent le signe et le mot, comme se reconnaissent les exilés, les exclus,

les déracinés, qui avec lui peuvent dire :

Chaque fois que j'ai fraternisé avec une ville, elle m'a jeté ma valise à la figure

J'ai alors trouvé refuge sur les trottoirs des poèmes et du rêve.

Nous l'écoutons, parce que sa voix se confond avec celle de tout un peuple qui défend son *droit à un lendemain*, parce qu'il est *tout à la fois partie de l'Histoire et témoin de ce qu'elle [lui] a fait subir.*

En lui, nous retrouvons la béance de la blessure, la douleur de la perte.

Avec lui, nous célébrons la mémoire de ceux qui n'ont qu'une *mémoire venue des trains en partance, des quais vides d'êtres chers et de jasmin.*

Et l'espace d'un espoir, nous voulons dire avec lui que

*Le poème est dans l'entre-deux
Et il peut, des seins d'une jeune fille, éclairer les nuits
D'une pomme, éclairer deux corps,
Et par le cri d'un gardénia
Restituer une patrie.*

Parce qu'il est celui qui vient « d'un pays dépourvu de pays », celui dont le corps jamais n'a pu se délier de sa demeure de

terre, celle qu'éclaire la lumière inaltérable du souvenir jouant sur les visages et les matins bruissant de l'enfance dans l'odeur du café et du pain de la mère, nous scandons ses mots :

Où aller ?

Les ruisseaux demeurent dans mes veines

Et les épis croissent sous mes habits

Les maisons sont désertées dans les lignes de ma main

Les chaînes s'enroulent autour de mon sang

Je me suis incarné dans ma plaie et dans ton blé.

Parce que nous faisons partie de ceux qu'il voyait, quand il disait, dans un poème intitulé « J'ai vu le dernier adieu » :

Plus d'un lecteur se souviendra que je veillais chaque nuit dans sa maison,

nous savons qu'il ne nous a pas quittés.

Et parce que nous le savons, nous ne pouvons nous résigner à voir disparaître dans la poussière du temps cette silhouette qui *danse au firmament des mots.*

Maïssa Bey, août 2008

Toutes les citations en italiques sont extraites du recueil « La terre nous est étroite et autres poèmes » paru aux éditions Gallimard *nrf*, 2000.